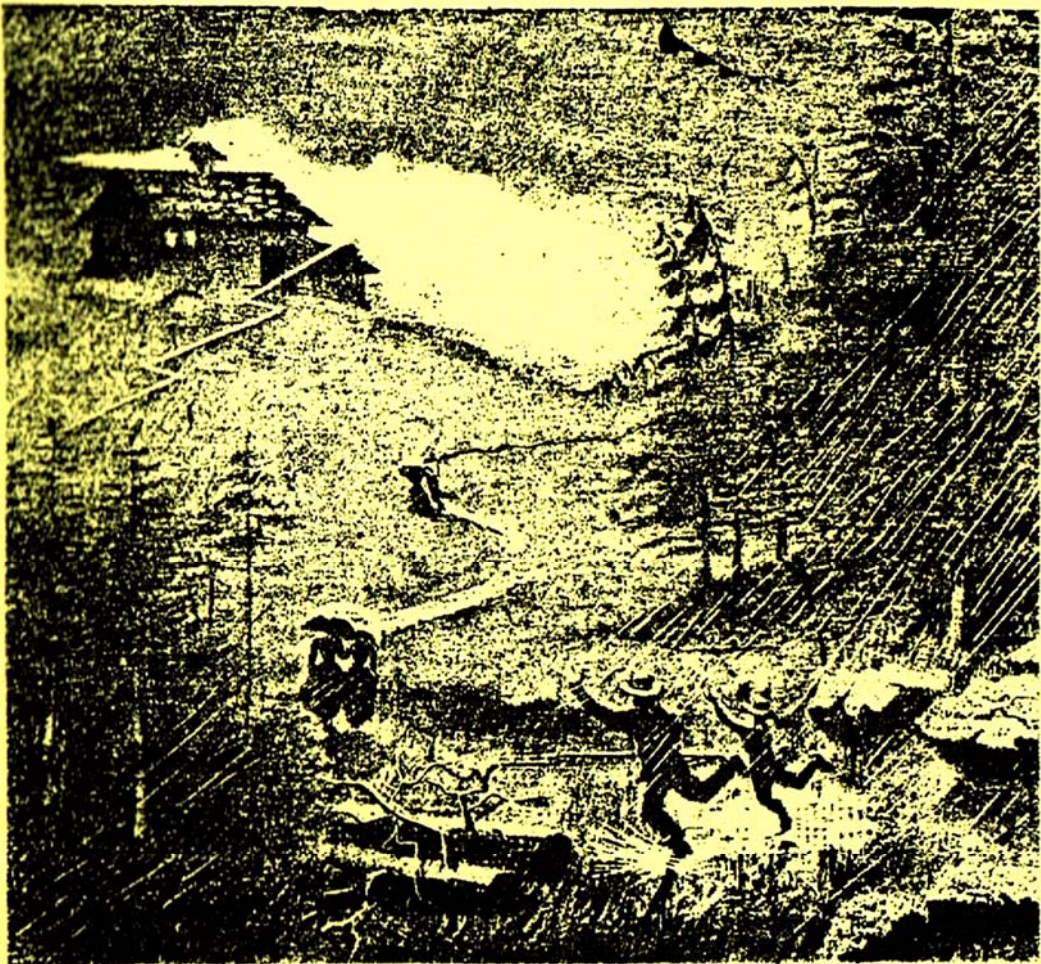


EMILE AUBERT-SCHUCHARDT

UNE AVENTURE DANS LES PATURAGES DU CERNEY



EDITIONS LE PELERIN

Cependant deux points lumineux, semblables à deux yeux qui brillent dans l'obscurité, s'avancent sur le sentier traversant le pâturage. Un peu plus tard, quelques coups vivement frappés se font entendre à la porte du chalet; un vacher en toilette de nuit vient enfin ouvrir.

- Où sont-elles ? où sont-ils ? s'écrie une voix.

- Ils sont là-haut, couchés dans nos lits, répond l'armailli; et tout aussitôt l'escalier vermoulu est franchi en trois sauts.

La gravure de la couverture est tirée de l'édition originale.

COLLECTION "JADIS"

NO 36

EMILE-AUGUSTE AUBERT-SCHUCHARDT

UNE AVENTURE DANS LES PATURAGES DU CERNEY

1898

EDITIONS LE PELERIN

1990

NOTES

Une aventure dans les pâturages du Cerney (Vallée de Joux) parut en 1891. Il s'agissait d'une petite brochure de 31 pages numérotées, format 18,7 x 12,5 cm, avec une couverture papier rouge sur laquelle était inscrit en or: Praz Rôdet & Cerney 4 septembre 1891. Cette brochure est déposée à la Bibliothèque cantonale sous la côte NED 5492. Elle est signée M. A. L'auteur notait en introduction:

"Cette petite brochure, dont le contenu est dû à la collaboration de deux amateurs d'excursions, ne se vend pas. Tirée à 15 exemplaires, elle est strictement réservée aux personnes auxquelles il est fait allusion dans les pages qui suivent".

Nul doute que cette brochure soit d'une rareté extrême. Il est même possible que l'exemplaire de la BC soit le seul restant à l'heure actuelle.

Ce texte, remanié, enrichi, paru à nouveau en 1897, puis en 1898. Il faisait alors partie d'un ouvrage portant pour titre: "Deux excursions: Jura vaudois - Centre et ouest français; 2ème édition revue et augmentée; par E (mile) Aubert-Schuchardt. Format 18 x 11,5 cm. A Genève, Imprimerie Aubert Schuchardt. Rey et Malavallon successeurs 1898". Cote BC: RNA 1414.

Le texte de 1898 aura servi à l'établissement de la présente plaquette qui garde néanmoins le titre de l'édition de 1891, c'est-à-dire: "Une aventure dans les pâturages du Cerney", titre naturellement plus évocateur que "Excursion dans le Jura vaudois". Il est de 37 pages numérotées. L'auteur l'avait complété en traitant un peu de la Vallée grâce aux ouvrages de J.-D. Nicole et H.-B. de Saussure. Petite précision: dans cette seconde version, l'auteur n'avait pas décliné les prénoms des protagonistes. Il s'était contenté de mettre l'initiale du prénom de chacun. Nous avons naturellement rétabli les prénoms: d'origine.

Maintenant qui est Aubert-Schuchardt qui se prénomme M. dans la première version (Marcel ?) et E. (Emile) dans la seconde ?

Des renseignements nous ont été fort aimablement communiqués à son sujet par Mr. Pierre Aubert d'Aubonne que nous profitons de remercier ici pour l'attachement qu'il a toujours porté à nos éditions.

Pour connaître Aubert-Schuchardt, il fallait simplement ouvrir la généalogie de Guillaume Aubert (voir plus bas) à la page 53. Nous y lisons:

"Emile-Auguste AUBERT, bourgeois des communes du Chenit, et de Genève dès 1861, fils d'Auguste-François, fils de David-Joseph, né à Genève le 7 juin 1839, imprimeur et auteur; il épousa, le 25 septembre 1867, Mathilde-Théodora Schuchardt, née à Genève le 25 septembre 1847, fille de Charles-Ferdinand, né à Weimar le 3 février 1815, mort à Genève le 9 janvier 1890; imprimeur du Journal de Genève, président de la Direction de l'Eglise luthérienne de Genève; et de Julie-Cécile Meyer, née le 15 juin 1819, morte le 16 février 1885, fille de Matthias, bourgeois de Genève, fabricant de boîtes à musique, et de sa première femme, Claudine née Gillet.

Emile-Auguste Aubert eut 7 enfants.

Son grand-père, David-Joseph Aubert était né le 25 mars 1778. Il mourut doyen d'âge des habitants de la Vallée de Joux, le 28 mai 1873; agriculteur, fabricant fustier; ancien percepteur communal; démissionnaire, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, des fonctions d'inspecteur forestier.

Son père, Auguste-François Aubert, naquit Derrière-la-Côte le 31 décembre 1813 et mourut à Genève le 16 mai 1889; il fut professeur d'horlogerie et horloger-visiteur.

Mr. Pierre Aubert nous dit encore de E. Aubert-Schuchardt:

"Je me souviens fort bien que dans mon enfance une vieille tante parlait des cousins de Genève et notamment de E. Aubert-Schuchardt, auteur de la "généalogie" que l'on ouvrait respectueusement devant mes frères et moi pour y découvrir le nom de notre père, né en 1901 et qui par conséquent figurait parmi les plus jeunes de la famille".

E. Aubert-Schuchardt est l'auteur de plusieurs publications. Citons:

- Recueil anecdotique des actes de sauvetage, accomplis à Genève, 1814-1870, Rédigé d'après les documents officiels; in-8o avec 4 grav. et trois portraits, 106 pages, 1891.

- Annales du dévouement. 1ère partie: Actes de sauvetage accomplis à Genève, 1814-1890. 2ème partie: Actes de la Société de sauvetage du lac Léman, 1885-1892, 2ème édition; petit in-4o avec 10 gravures, 238 pages, 1892.

- Le même ouvrage, 1814-1893. In-4o, édition de luxe; 10 gravures et 7 portraits, 240 pages, 1894.

- Une excursion au centre et à l'ouest de la France. In-8o, illustré, 1897.

- Deux excursions: Jura vaudois. Centre et ouest français; 2ème édition, revue et augmentée. In-8o, illustré, 358 pages, 1898 (d'où est extrait le texte de la présente plaquette).

- Lignée généalogique de Moïse Aubert, bourgeois de la commune du Cherit (Vallée de Joux), suivie de quelques actes notariés; 1640 - 1909. Gr. in-8, 1ère édit., 118 pag es. Genève 1909.

- Généalogie. Guillaume Aubert originaire de la commune du Lieu et de la lignée directe de l'un de ses descendants Moïse Aubert bourgeois de la commune du Cherit (Vallée de Joux) (suivi de quelques actes notariés) par E. Aubert-Schuchardt, collaborateur J. Aubert-Golay. Treize générations connues par des documents de famille, les baptistaires, les registres civils et ceux des notaires. 1530 - 1910.

Et n'oublions naturellement pas:

- Une aventure dans les pâturages du Cerney (Vallée de Joux), par M.A. 1891.

Et maintenant que dire du texte ? Curieux et badin. Spirituel ? Avec un zeste d'humour. Bien dans une certaine manière d'écrire d'autrefois. Les gens de la ville face aux bergers de montagnes et aux habitants des vallées perdues ! Voir à cet égard le Voyage à la Vallée de Joux

de Moré, toujours disponible auprès de nos éditions.
On en apprendra pas grand chose des moeurs et coutumes
de nos aïeux, mais on ne pourra s'empêcher de sourire
à la lecture de cette "aventure". De cette grande, de
cette terrible aventure connue au-dessus du Brassus.

Ami lecteur, suivez le guide et bouchez-vous les
oreilles, et tremblez, l'orage gronde au-dessus de nos
forêts et pâturages...

Les Charbonnières, janvier 1990.

Remy Rochat

AVERTISSEMENT

* * * *

Au mois d'août de l'année 1891, à la suite d'une villégiature de quelques semaines aux Plans de Frenières, nous étions rentrés satisfaits dans la cité des bords du Rhône et du Léman.

Peu de temps après notre retour, nous eûmes le plaisir de recevoir la visite de deux amis, habitants du Brassus, qui, partis en bicycles, étaient parvenus à Genève en franchissant le col de la Faucille. Après un séjour que nous nous étions appliqués à rendre aussi agréable que possible à nos deux visiteurs, il fut décidé, lorsque sonna l'heure du retour, que nous les accompagnerions en famille jusqu'à St-Cergues sur Nyon.

Mais, une fois en route, cédant volontiers aux sollicitations de nos compagnons, nous les suivîmes jusqu'au Brassus, où nous attendait l'une de ces larges et hospitalières réceptions, telles que semblent en avoir accaparé le privilège, les habitants du plus beau des cantons suisses.

Ce fut durant les belles journées de cet agréable séjour, employées à de longues et intéressantes excursions, mais dont l'une d'elles, cependant, fut troublée par quelques heures d'un violent orage, que se produisirent les incidents relatés ci-après.

Constatons dès l'abord que si l'un des touristes fut l'auteur de quelque mésaventure, il sut, par son dévouement à toute épreuve, atténuer les angoisses passagères de ses compagnons de route; et si, aujourd'hui encore, les acteurs d'une tragédie qui eut, en somme, un dénouement heureux, se plaisent à en évoquer le souvenir, c'est afin d'avoir eux-mêmes l'occasion de rire de leurs terreurs passées.

Quant à nous, les anciens, qui sans avoir joué de rôle direct dans l'aventure, avons eu cependant notre heure d'inquiétude bien légitime, et qui savons de plus par expérience qu'il est dans la jeunesse des impulsions

irrésistibles, nous ferons volontiers bénéficier de circonstances atténuantes de jeunes étourdis, et mieux encore que cela, leur conseillant la prudence, nous les tiendrons quitte en riant avec eux.

Ceci dit, sous forme d'entrée en matière nécessaire, nous ajouterons ici - et ce sera pour rendre hommage à la vérité - que, pour rédiger le récit qui fait l'objet des trois chapitres suivants, nous avons mis à contribution les souvenirs de quelques-uns des touristes avec lesquels nous nous trouvions, entre autres de celui qui, après avoir assumé les fonctions de guide, fut encore la cause des incidents tragi-comiques que nous allons rapporter.

E. A.-S.

Genève, novembre 1891.

* * * * *

CHAPITRE I

Départ des touristes

Lorsque, des bords du Léman, on se dirige vers Saint-Cergues, joli village blotti dans l'un des replis du Jura et qui est devenu le rendez-vous et le séjour estival d'un bon nombre de touristes vaudois ou genevois, on gravit une belle route se développant, en lacets multiples et ombreux, sur les pentes boisées de la montagne.

A partir de Saint-Cergues, le paysage s'élargit, les forêts s'éclaircissent et l'on aperçoit au loin les grands pâturages qui s'étagent au pied ou contre les flancs de la Dôle.

Après avoir rejoint la bifurcation qui se dirige vers le col de la Faucille, la route tourne brusquement à droite et pénètre par la Cure sur les territoires français qui avoisinent la zone du Fort des Rousses, construction défensive destinée à arrêter un adversaire, qui, après avoir réussi à envahir le sol suisse, chercherait à pénétrer en France par les routes vaudoises du Jura.

Plus loin, et avant de rentrer en Suisse, on aperçoit à gauche le petit lac des Rousses, lequel donne naissance au gros ruisseau de l'Orbe et la route s'engage dans le val du Bois-d'Amont qui, topographiquement, est en quelque sorte le prolongement de la riante vallée du Lac de Joux. Ici le trajet est triste et monotone, car malgré d'assez nombreuses habitations qui, sur les deux côtés du val, forment deux lignes continues, la vie et l'activité ne sont point apparentes et marquent d'une façon saisissante la différence qui a toujours existé entre deux nationalités distinctes quoique voisines. Il n'est, du reste, pas rare d'entendre le voyageur, que ce contraste étonne, exprimer le regret que ce val du Bois-d'Amont ne fût pas partie du territoire suisse, car non seulement il eût bénéficié lui-même de l'intelligente initiative de ses voisins vaudois, mais encore il eût contribué à faire de la Vallée de Joux l'une des vallées les plus étendues et les plus intéressantes de

l'Helvétie.

Mais laissons là les regrets superflus et insolubles et rappelons que le break, qui emporte une dizaine de touristes dont nous sommes, ce break est en outre flanqué de deux vélocipédistes montagnards qui nous surveillent de près et ne sauraient consentir à ce que nous leur faussions compagnie déjà à Saint-Cergues sur Nyon. D'ailleurs le temps est superbe, les pronostics météorologiques toujours favorables, et la perspective d'une villégiature de huit jours sur les rives de l'Orbe et du lac de Joux ne saurait qu'être attrayante et surtout n'avoir que de salutaires influences sur la santé physique et même morale de gens qui vivent habituellement dans l'atmosphère enfiévrée d'une ville de soixante-dix mille habitants.

Le soir donc nous sommes au Brassus, village situé au confluent des ruisseaux de l'Orbe et du Brassus et, de plus, à l'intersection des routes qui de Genève ou de la plaine vaudoise pénètrent dans la Vallée soit par la Faucille, Saint-Cergues ou le Marchairuz. Ajoutons qu'à l'autre extrémité de cette vallée, c'est-à-dire au pied de la Dent de Vaulion, débouchent non seulement les routes de Vallorbes et de l'Isle, mais encore la ligne ferrée qui, de Vallorbes, a été prolongée jusqu'au Pont, village situé sur la rive nord du lac de Joux; actuellement on procède aux travaux d'établissement du tronçon qui reliera ce dernier village à celui du Brassus; les gens pressés, ou tout au moins ceux qui ne doutent de rien, entrevoient déjà la possibilité de relier cette ligne à celle qui, dans les temps futurs, traversera le massif de la Faucille.

Mais, puisque nous sommes maintenant dans cette charmante Vallée de Joux, centre d'intéressantes excursions, dont l'une d'elles, entre autres, fournira les éléments du récit qui va suivre, il n'est point hors de propos, semble-t-il, de rappeler les origines de cette vallée aujourd'hui encore si active et si prospère.

Malgré les immenses solitudes qui, dans l'antiquité s'étendaient sur une grande partie de l'Helvétie et, particulièrement dans les régions sauvages et boisées

du Jura, on a néanmoins supposé, d'après certains vestiges mis au jour, que la Vallée avait pu être habitée par quelques solitaires, fuyant les bruits du monde et surtout la tyrannie des puissants, aux premiers siècles de l'ère chrétienne ou même déjà aux derniers temps du paganisme. Mais il n'y a, ici comme ailleurs, qu'incertitudes et hypothèses et l'on ne peut prendre date, d'après des documents authentiques, que vers l'an 1100, c'est-à-dire dès le moment où le pèlerin saint Norbert et ses religieux fondèrent, sur les bords de la Lionne, l'Abbaye du Lac, institution qui fut, dès lors, l'origine du village de l'Abbaye. Quelques années après, ces religieux furent encouragés et dotés par Ebalde de la Sarraz et de plus confirmés par Guy, évêque de Lausanne et par le pape Innocent II. A peu près à la même époque, des moines de Saint-Oyens s'établirent également dans la Vallée, mais sur la rive opposée du lac, non loin de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le grand village du Lieu.

La chronique nous apprend encore qu'en 1307, c'est-à-dire en un temps où, dans le centre de la Suisse primitive avaient été jetées, depuis seize années déjà, les premières bases de la Confédération de l'avenir, en un temps où se préparaient et devaient dès lors, durant une longue série d'années et au prix de luttes héroïques, se dérouler les grands événements au milieu desquels se développait, petit à petit, une nation, restreinte il est vrai, par le nombre de ses habitants, mais qui sut, dans la suite, se concilier l'estime et le respect de ses puissants voisins; la chronique, disions-nous, rapporte qu'en l'année 1307, Aimé de la Sarraz et sa mère, Marguerite veuve de Jean de la Sarraz, désireux d'honorer la mémoire de leurs prédécesseurs qui, déjà, avaient fondé et protégé l'Abbaye du Lac, ces nobles personnages octroyèrent à la dite Abbaye "le droit de recevoir des abergataires ou habitans, quels qu'ils fussent, de quel país que ce fût, et en aussi grand nombre qu'ils le trouveroient convenable..."

Ce fut surtout à partir de ce moment que les colons nouveaux, s'ajoutant aux successeurs des colons primitifs, défrichèrent insensiblement les parties boisées qui recouvraient les terrains s'étendant du pied de la Dent

de Vaulion jusqu'au Brassus et au delà, et édifièrent successivement les nombreux villages et hameaux qui devaient faire plus tard, de la Vallée de Joux, la plus florissante des vallées de la Suisse romande.

Quant aux industries ou simplement aux moyens d'existence que se créèrent les premiers colons montagnards, on peut supposer qu'ils les cherchèrent d'abord dans l'exploitation des forêts et dans les produits divers de leurs champs et de leurs bestiaux.

Mais, un fait demeure certain, c'est que lorsque, en 1536, les Bernois conquièrent le pays de Vaud et avec eux y introduisirent la Réforme, ils ne trouvèrent dans la Vallée que quelques centaines de colons aux allures et habitudes toutes primitives; ce fut, dès lors, qu'à la suite de cette bienfaisante réforme qui exilait les abbés et les chanoines, se produisit un accroissement rapide de la population, auquel s'ajouta le développement des progrès matériels et moraux.

On sait que ce fut à une époque plutôt récente, soit au début du XVIII^e siècle, que l'industrie lapidaire et la fabrication de la dentelle au fuseau se développèrent et s'établirent dans toutes les localités de la Vallée, et y apportèrent un surcroît de bien-être.

Mais c'est surtout l'année 1740 qui marque le début d'une ère de prospérité industrielle extraordinaire dans cette vallée isolée au milieu de forêts profondes. C'est en effet à partir de 1740, et après avoir surmonté des difficultés sans nombre, qu'opposaient à leurs projets des maîtrises jalouses de leurs droits, que quelques artisans horlogers, qui étaient allés sur les bords du Léman ou ailleurs acquérir les notions nécessaires à la pratique du métier, réussirent à le généraliser chez eux. Dans la première moitié du siècle actuel, la Vallée de Joux ne fut plus, selon l'expression d'un voyageur, qu'une vaste fabrique d'horlogerie; dans chaque maison grinçait la lime et le burin; tous étaient horlogers; la génération du jour, qui avait suivi les traditions de la précédente, préparait de même ses jeunes successeurs à suivre son exemple; et, chose étonnante, qui semble anormale et

et inconciliable, la plupart de ces artisans, toujours consciencieux dans leurs travaux, étaient en même temps agriculteurs. Après avoir, durant quelques heures ou même plusieurs journées, satisfait aux exigences des occupations extérieures, c'est-à-dire soigné leurs foins, leurs céréales et le bétail, et comme s'il ne se fût agi que d'une promenade hygiénique, ces horlogers reprenaient, alertes et dispos, le microscope ou le compas aux engrenages.

Mais après une longue période active, vinrent les mauvais jours: les artisans horlogers de la Vallée de Joux connurent les crises industrielles, les intermittences de travaux: non point, certes, par cause locale, il ne sortait de leurs mains que de scrupuleuses créations; non point, encore, qu'ils fussent trop nombreux, car il ne saurait y avoir trop d'artistes dans une industrie telle que la leur. Les causes du malaise étaient surtout extérieures et multiples: et d'ailleurs n'avaient-ils pas, eux-mêmes, créé de nombreux et habiles élèves étrangers, qui s'en étaient allés au loin faire concurrence à leurs propres professeurs? Et puis, une cause plus grave encore surgit, c'est-à-dire la surproduction qui encombrait l'Europe et le monde de produits inférieurs et, par surcroît, contrefaits; certains industriels pressés, se préoccupèrent moins de la bienfaisance de leurs travaux que de la quantité: et ce fut à partir de cette époque néfaste que l'on vit le précieux synchronisme qui, jusqu'alors, avait trouvé sa source ou avait été servi par les combinaisons savantes et précises de mécanismes merveilleux, confinés dans d'étroits espaces, ce synchronisme, devenu vagabond, ne servit plus, en général, qu'à jeter le désarroi dans la mesure du temps et à dérouter les saines habitudes des travailleurs exacts et scrupuleux.

Mais, plutôt que de déchoir, la Vallée de Joux préféra souffrir. Tandis qu'ailleurs d'autres ravalèrent au rang de vulgaires serrureries la plus artistique des industries européennes, et récoltaient quelques profits en vendant des montres à treize à la douzaine, la Vallée, par contre, méprisa la pacotille; elle voulut rester en place honorable dans l'encyclopédie des sciences universelles; ses fabricants et ses simples artisans produisirent moins, mais restèrent ce qu'ils

furent toujours, scrupuleux et artistes et, par cette sage détermination, évitèrent l'écueil contre lequel viennent se briser les renommées industrielles.

Aujourd'hui encore, maints fabricants ou marchands d'horlogerie, suisses ou étrangers, désireux d'acquérir, sinon des montres complètes, du moins les principaux éléments qui constituent la montre de qualité supérieure, connaissent et fréquentent toujours les routes qui conduisent dans la Vallée de Joux.

Et maintenant, après avoir rappelé dans les lignes qui précèdent, certains faits relatifs au passé de cette intéressante vallée, il est temps de rentrer dans le cadre plus modeste du récit des exploits d'une bande de touristes, qui, pour le moment, n'ont que le plaisir en tête et le bâton ferré à la main, et non pas, comme leurs aïeux, le souci de courir, la hallebarde au poing, à la conquête de l'indépendance de leur patrie.

Il s'agissait donc, ce jour-là, ami lecteur, d'une simple excursion, tout au plus trois heures de marche qui devaient nous conduire au Praz-Rodet, pâturage boisé situé non loin du Bois-d'Amont, dans la zone bouleversée par le terrible cyclone qui s'abattit jadis au travers des contrées du Jura vaudois; puis ensuite, et après avoir visité ces scènes de destruction, nous devions gagner les chalets du Cerney, afin d'y faire une ample provision de... Mais déjà je m'arrête, lecteur, car je crains que certains détails ne te semblent puérils et ne fassent naître sur tes lèvres un malicieux sourire; je ne dois rien céler cependant, car pour si minces que soient ces détails, il est certain qu'ils font partie et sont la cause du petit drame qui va se dérouler dans le récit suivant, récit que tu daigneras lire, quoiqu'il ne soit pas sorti de la plume d'un écrivain célèbre.

Nous devions donc faire une emplette de crème, de cette moelleuse et bonne crème, qui ne se trouve semblable nulle part ailleurs que dans les montagnes retirées et silencieuses du Jura, où, heureusement pour elle et pour nous, les dissolvants civilisateurs n'ont pas encore souillé de leur contact sa pure et immaculée blancheur.

Mais laissons là, pour le moment, la crème, à la recherche de laquelle nous irons un peu plus tard et dans des conditions qui nous la rendront particulièrement chère! et constatons, dès le début du récit, que ce qui fit défaut à notre excursion, ce furent un ciel clément, une atmosphère sereine, des sentiers praticables et... des souliers ferrés.

Toutefois reconnaissons que si en semblable circonstance la sérénité du firmament est indispensable et ajoute un charme de plus aux divers incidents d'une partie de plaisir, il est vrai aussi que les surprises et les injures du temps ont parfois leurs avantages pour qui sait les supporter avec bonne humeur et au besoin s'en servir; elles rompent l'uniformité d'un plan arrêté et connu d'avance, elles obligent à prendre un parti, à courir d'aventureuses chances et développent ce gai courage qui affronte vaillamment les difficultés; et voilà sans doute la cause pour laquelle cette course au Praz-Rodet et au Cerney ne fut point dès lors classée au nombre de celles qui ne laissent que de fâcheux souvenirs; car elle eut, du moins, comme résultat utile, d'enseigner à de téméraires touristes qu'il est imprudent, lorsque la nuit est proche, les habitations absentes et surtout qu'au loin déjà gronde l'orage, il est imprudent, disions-nous, de s'attarder inutilement en pleine forêt; et nous devons avouer que telle fut bien ici la situation, car au lieu d'une route facile et d'un ciel clément, nous fûmes aux prises avec les éléments déchaînés, sans chemins, égarés au milieu des bois, et, en plus, la nuit menaçante et sombre. Tout cela, néanmoins, fit surgir en nous le courage et l'abnégation, puis cette légitime satisfaction qui est la récompense du succès.

Mais avant de poursuivre ce récit, peut-être nous sauras-tu gré, lecteur, de te confier, non point un état civil complet, mais du moins une discrète biographie de nos compagnons habituels d'excursions, au nombre desquels, les jeunes, entre autres, furent les héros, nous allons dire les victimes des événements qui s'accomplirent dans les parages du Cerney.

Parmi ces compagnons, les uns sont graves et sérieux, tu devines sans doute que c'est parce qu'ils ne sont plus

d'autres possèdent l'heureux âge de l'insouciance gaieté, de l'élastique vigueur et des rires folâtres; d'autres, enfin, ne sachant au juste s'ils sont encore jeunes ou s'ils ont atteint l'âge mûr, cherchent, et y parviennent parfois, à mettre d'accord la gaieté et la gravité, sans que pour cela leur considération personnelle ait à en souffrir. - En tout, une quinzaine de touristes, d'âge, de sexe, de format différents, mais que les liens de l'amitié et de la sympathie ayant étroitement unis, s'estiment très heureux de parcourir monts et vaux.

Nous garderont-ils rancune si nous livrons à la publicité leurs hauts faits et leurs escapades et, surtout, si nous y joignons un signalement qui peut devenir facilement révélateur? Nous hésitons, car les uns peuvent être satisfaits, comme d'autres peuvent l'être moins, ~~car~~ n'aimant pas à voir sa biographie s'étaler sous les malicieux regards du premier venu. Cependant comme il s'agit ici d'ajouter une émouvante page aux annales du tourisme, malgré le danger des représailles, nous nous déciderons à parler, tout en nous efforçant, sinon de contenter tout le monde, du moins d'être biographe impartial, et, respectueusement, nous commencerons par les anciens, ou, si l'on préfère le mot juste, par les vieux.

Ami: un grand-père plein de dignité et de sagesse; marche comme un jeune et ferait au besoin partie de l'avant-garde, si ses goûts personnels ne le retenaient au centre de la colonne. Signe particulier: accomplit allègrement, à l'âge de 84 ans, l'ascension de la Dôle, c'est-à-dire à un âge où d'autres, en grand nombre, ont effectué déjà de très sérieuses descentes. Ajoutons, puisque nous glissons sur la pente des indiscretions biographiques, que ce vénérable touriste - qui fut jadis syndic du Brassus et dont le père mourut à l'âge de 96 ans - pourrait encore aujourd'hui, c'est-à-dire six ans après et à l'âge de 90 ans, opérer l'ascension des mêmes sommets.

John: digne fils du précédent, car il marche sur ses traces; marche aussi fort bien sur les sentiers de montagne, et serait absolument heureux s'il n'avait l'esprit préoccupé de la solution d'un problème

malheureusement insoluble: travailleur infatigable, il s'agit pour lui de trouver le moyen d'être tout à la fois au Brassus et à Genève, ou dans son cabinet de travail et à la Roche de Champion.

Maria: une vigilante mère et touriste prévoyante, mais inquiète toujours à la pensée qu'elle n'a jamais fait assez pour tous ceux qui l'entourent. Se charge complaisamment du panier aux formes arrondies et réjouissantes; se charge aussi de certain toulon rempli d'un thé réconfortant, et, avec cela, trouve encore le temps de récolter en route du bois mort, car, dit-elle, les sommets des monts sont arides, et le contenu du toulon (terme local pour désigner le bidon) ne saurait être apprécié qu'après avoir acquis une température convenable.

Julia et Eugénie: deux soeurs, touristes sérieuses et agréables aussi, échangeant volontiers et alternativement une parole avec ceux-ci et celui-là; ont encore une qualité des plus appréciables: c'est-à-dire que ne pratiquant pas, ainsi que beaucoup d'autres ici-bas, cette charité bien ordonnée qui commence par soi-même, et qu'en outre possédant une sacoche toute remplie de douceurs enviabiles et variées, dont leurs compagnons reçoivent une large distribution, tôt ou tard il leur arrivera ceci: c'est que s'occuper enfin d'elles-mêmes, elles auront peut-être leur part, s'il en reste!

Fanny: fort bonne marcheuse lorsqu'elle sort du logis; mais, pour l'heure, touriste en chambre; et nous entendons par là qu'étant bonne et dévouée ménagère, ses excursions consistent à parcourir l'espace qui va de l'office à la salle à manger, ou même au caveau. A ceci de particulièrement intéressant: c'est qu'elle fabrique des soupers pour des touristes qui n'arrivent pas ou qui, oubliant l'heure réglementaire, n'arriveront qu'à onze heures du soir, occupés qu'ils sont, pour le moment, à se dépêtrer des ténébreuses fondrières dans lesquelles ils se sont fourrés, ce qui, naturellement, les empêche de consulter leur montre. - Malgré cela, grâce à la cuisinière patiente et avisée, il est constaté que le souper n'en est pas moins excellent.

Mathilde: touriste d'opinion modérée et du genre agréable, c'est-à-dire aimable sans le savoir, aimée de tous, et par suite ayant d'excellentes relations dans tous les partis, aussi bien à l'extrême gauche, toujours

pressée et bruyante, que parmi les partisans, habituellement calmes et mesurés, de l'extrême droite. - Marche bien, surtout si les sentiers sont horizontaux; consent aussi à gravir les sommets, à condition cependant qu'on laissera couvrir l'avant-garde et que le centre de la colonne, dont elle-même fait partie, modérera son allure.

Emile: surveille attentivement et du coin de l'oeil les étourderies des jeunes, car chacun sait que, parmi ces derniers, il en possède une notable fraction qui choisit de préférence les lieux escarpés et dangereux, plutôt que les routes de première classe.

Jeanne: la plus âgée parmi les jeunes, possède cette particularité qu'elle est à la fois une marcheuse qui aime la voiture (surtout les breaks) et une voiturée qui ne craint pas la marche; rit sans éclats et taquine sans vacarme.

Julia: voyageuse silencieuse mais qui ne cesse cependant pas d'être gaie en dedans. Excellente touriste quand l'astre du jour brille et surtout lorsque sa chaussure le lui permet; objectera avec raison que croyant se rendre à St-Cergues sur Nyon, mais faite prisonnière et emmenée en captivité au Brassus, elle n'était pas plus que d'autres équipée pour couvrir les monts.

Elise: marcheuse intrépide et grimpeuse éprouvée, incontestablement jarret vaudois d'acier, ce qui fait qu'on la trouve toujours au premier rang de l'avant-garde; par malheur, s'affadit assez rapidement et voit tout en jaune autour d'elle lorsque le baromètre devient capricieux.

William: jeune touriste de grande stature, appartenant à la famille des échassiers; contraint malgré lui de procéder à grands pas, il serait inutile de le chercher ailleurs qu'en tête et même au delà de la colonne; du reste, bon compagnon de voyage, discipliné et serviable. Lorsque ses jambes lui permettent de s'arrêter, cueille des fleurs, afin de les offrir à qui de droit.

Edouard: antipode du précédent quant aux dimensions, ce qui semble être en désaccord avec les registres d'état civil: petit bout d'homme et grand

boute-en-train, touristicule débutant, sachant se servir des petits jarrets que lui a dévolus l'avare nature; d'humeur indépendante, toujours jovial et gai comme un pinson, il n'entend pas être classé dans la caravane, car on le trouve alternativement au centre, en tête ou en queue.

Marcel: électricien en herbe, bicycliste émérite et marcheur à l'avenant, aspire à d'autres fonctions encore; très en faveur auprès de ses jeunes compagnes, qu'il encourage et soutient dans les passages scabreux; prétend aussi se charger du toulon, mais embarrassé outre-mesure, il bronche et s'assied dedans, ce qui devient préjudiciable pour le contenu. Écolier en vacances, tantôt mélancolique avec des soubresauts de gaieté, tantôt farceur avec des retours à la mélancolie, il n'en est pas moins, par consentement tacite, le guide et le capitaine de la bande.

CHAPITRE II

Surpris par l'orage

Donc, c'était un vendredi! fâcheux présage, disent les marins, qui, dit-on, ne mettent pas volontiers à la voile en un pareil jour; mais pour des excursionnistes non imbus de préjugés et pratiquant à l'ordinaire le plancher des vaches, lequel, évidemment, offre plus de fermeté que la grande nappe liquide et salée, le préjugé, disions-nous, n'était point pour nous arrêter. Malgré un ciel indécis, nous étions partis pour le Praz-Rodet afin de visiter, non sans émotion, les désastreuses traces laissées par l'effrayant cyclone. Que de grands et majestueux sapins brisés, tordus ou arrachés avec leurs puissantes racines, sans avoir, semble-t-il, opposé aucune résistance.

Il y a ici l'illusion de quelque champ de bataille titanesque; que de géants par milliers étendus sur le sol et qui, malgré la fiévreuse activité des bûcherons, gisent encore enchevêtrés en tous sens; du reste, rien ne sert ici de décrire, il faut voir et constater.

Après un arrêt prolongé, nous quittons enfin ce lieu de désolation; la nuit approche et de là-bas, dans le fond du Bois-d'Amont, une énorme avant-garde de nuages sombres s'avance, chassée par le vent du sud. Pourtant, dès le matin, M. Baromètre semblait manifester des dispositions favorables, il avait laissé dire, laissé faire, et nous avions eu confiance en sa bonne foi; mais le drôle est, en somme, un trompeur: c'est-à-dire qu'il remonte et la pluie descend; son art ressemble à celui de certains docteurs qui prédisent le mieux, alors que l'âme du moribond s'apprête à prendre son vol.

Bref, toute la colonne hâte le pas et s'engage dans des chemins nouvellement créés, caillouteux et pâteux aussi, car d'innombrables véhicules pesamment chargés de bois cyclonés y circulent sans trêve ni répit.

Mais voici que le guide Marcel, l'esprit toujours hanté par des visions de crème exquise, décide sournoisement de planter là les vieux, nous voulons dire les gens d'âge mûr, et opérant aussitôt un brusque détour à droite, dévale, avec la jeune bande qu'il entraîne à sa suite, jusqu'au fond de la vallée; puis, traversant celle-ci dans toute sa largeur, tous se mettent en devoir de gravir les pentes boisées opposées, sans plus s'occuper des avant-gardes orageuses et de l'heure tardive, que des sentiers, qui, du reste, sont absents. — Tout à coup une rafale venue du sud, secoue violemment le sommet des sapins, puis un éblouissant éclair, traversant l'espace, est aussitôt suivi d'un grondement qui se prolonge dans la profondeur des forêts! — Ah! mes amis, quel émoi! quelles exclamations! quelle course folle à travers buissons et sapins et à travers bien d'autres obstacles encore; car il est trop tard pour rebrousser chemin, et le plus simple est de détalier rapidement vers le but cherché. Vous les taxez de témérité, lecteur, et vous leur criez de se blottir n'importe où; nous ne sommes pas tout à fait du même avis. Lorsque se trouvant en pleine montagne, avec, derrière soi, une grimée ardue et pénible déjà parcourue, et tout autour la nuit inquiétante, ainsi que la tempête qui tout à l'heure va s'abattre sur votre tête, il est inutile et dangereux de discuter, non plus que s'attarder sous les sapins, ce qui, du reste, évoque le souvenir de touristes foudroyés net. Nous filons; mais les plus crânes sont agités de pressentiments sinistres, car dans la petite colonne de fuyards, se trouvent de jeunes compagnes craintives, inexpérimentées, et dont la frayeur n'est pas pour rassurer le chef de la bande lui-même.

Enfin, les pentes boisées sont franchies et, parvenus sur une sorte de plateau, nous distinguons là-bas, dans le fond, la silhouette sombre d'un chalet; vite un pas de course, car déjà la pluie nous inonde, et nous pénétrons dans une cuisine aussi embrainée que l'étable; les bergers, offrant des sièges quelconques, invitent les nouveaux venus à prendre du repos. Mais le guide Marcel, qui espère bien éviter le gros de

l'orage, propose de ne point séjourner chez les vachers et de poursuivre sur-le-champ la marche ou plutôt la fuite; en ce moment il songe aux absents, c'est-à-dire aux parents inquiets, qui, s'ils n'ont atteint le village, ont du moins la faculté de s'abriter sous quelque habitation bordant la grande route.

Toute la bande, laissant là bergers et chalet, marche avec précipitation, s'efforçant, malgré la demi-obscurité, de suivre une direction qu'elle espère bien être celle du Brassus; mais, prenant trop à gauche, tous vont s'empêtrer jusqu'à mi-jambe dans une sorte de marécage vaseux, dont ils ne sortent qu'avec peine, et cela ne renforce pas certaines chaussures citadines qui déjà menacent ruine.

Après un quart d'heure écoulé, une demi-heure peut-être - car, en pareille occurrence, quel est celui qui songerait à la mesure du temps ? - de nouveaux dangers sont entrevus; les escadrons de nuages que nous avons aperçus là-bas, vers le Fort des Rousses, arrivent à bride abattue et remplacent leurs éclaireurs. L'orage, enfin, se manifestant dans toute sa violence, nous envoie de là-haut des cataclysmes à noyer des amphibiens; d'éblouissants éclairs, aussitôt suivis de retentissants coups de foudre, éclatent sur nos têtes, nous laissant, durant quelques minutes, aveuglés et interdits; la bande, quelque peu dispersée, fuit éperdue à l'aventure, car tout est noir, tout est ténèbres dans l'immense pâturage, et de sombres nuées ont envahi la montagne entière. Rincés jusqu'aux os et même au delà, marchant n'importe où, mais surtout dans de vastes flaques boueuses entrevues à la lueur des éclairs, nous implorons quelque refuge sûr et n'apercevons que vaguement les silhouettes sombres de quelques grands sapins, dont nous ne voulons absolument pas; ces géants semblent nous considérer d'un air dédaigneux, se demandant sans doute ce que peuvent bien faire en un tel lieu et à pareille heure, tous ces pygmées fuyant dans la nuit.

Evitant les noirs sapins, qui, dit-on, attirent le fluide électrique, nous courons toujours, lorsque

tout à coup se fait entendre une exclamation:

- Une lumière! s'écrie l'une de nos compagnes, chez laquelle la frayeur a rendu le regard plus perçant.

- O bonheur! s'exclament les autres fuyards.
Par où?...

- Par ici, à droite.

En effet, tous, nous apercevons à quelque distance un point lumineux..... Encore dix minutes d'une course folle à travers flaques et cailloux, et nous sommes devant un chalet dont la porte, violemment poussée, livre passage à la bande, qui, tout à la fois, pénètre à l'intérieur.

Spectacle réconfortant et surtout rassurant! Plus de bouvasques ni d'averses diluviennes, plus d'éclairs aveuglants au sein des ténèbres, dès lors plus d'effroi. Un grand foyer tout rempli d'un feu clair et pétillant s'offre à nos regards et, en outre, des créatures humaines, de braves vachers un peu surpris par cette invasion subite, mais qui, sur l'heure, se mettent en devoir de nous offrir tout ce que peut contenir de réconfortant leur modeste chalet.

Ah! lecteur, qui en ce moment, peut-être, ris de nos désastres, - et je conviens que, vus à distance, ils ont un côté amusant, - si, des orages de montagnes, tu n'as observé la terrifiante grandeur qu'au travers des croisées d'un logis confortable, tu ne saurais alors comprendre ce qu'éprouvent des touristes qui, échappés enfin à la tempête, se reconnaissent, se tâtent, et, à la clarté de l'âtre hospitalier, contemplent joyeusement les physionomies rassurées de leurs compagnons; tu ne saurais non plus comprendre la satisfaction d'un chef de bande constatant qu'aucun de ceux dont il avait charge ne manque à l'appel; tous joyeux enfin, quoique un peu dépareillés, mais prêts à recommencer le lendemain: à condition, toutefois, qu'il ne soit pas envoyé à l'orage d'invitation spéciale, ni que sa présence soit jugée indispensable à la fête.

Tout autour du grand foyer circulaire une sécherie générale s'organise, et certes il y aura fort à faire,

car la lessive est grande; n'importe, en ce moment on savoure avec délices le plaisir d'être à l'abri. On babille, on rit aux éclats, car tous ont l'air de pinsons secouant leurs ailes au sortir d'un bain dans l'ornière boueuse. On tient conseil aussi, et de ses décisions il ressort ceci: c'est que le grondement de la foudre ne se faisant plus entendre qu'à de rares intervalles et le ciel étant moins menaçant, le guide Marcel sera expédié en mission au Brassus, porteur d'instructions se résumant dans les trois points suivants:

1o Avertir les parents, sans doute impatients et inquiets, que la jeune caravane est en lieu sûr.

2o Remener un guide expérimenté, afin que, toute pluie cessante, la retraite soit assurée.

3o Se munir de vêtements de recharge, d'une lanterne et d'un flacon au contenu agréable et reconfortant.

Le guide Marcel sera donc chargé de pleins pouvoirs, car quoiqu'il soit en quelque sorte l'auteur de la mésaventure, il n'en possède pas moins la confiance de ses compagnons de route; malgré la perspective de quatre kilomètres d'une marche nocturne et incertaine, il part, enfonçant son chapeau jusqu'aux oreilles et s'enfonçant lui-même dans la nuit obscure et pluvieuse, accompagné des vœux reconnaissants des jeunes touristes. - Ceux-ci rentrés dans le chalet, y continuent la sécherie commencée; la touriste Jeanne, très affairée, aidée de l'une de ses compagnes, tond et retord bas et jupons, desquels s'échappe un liquide indéfinissable, souvenir des marais vaseux et des flaques bourbeuses. Le grand échassier William, qui s'est introduit dans les sabots de l'un des vachers, s'informe, tout en se promenant autour de l'âtre, si l'établissement possède la Tribune; on lui répond qu'il y a peut-être bien un journal, mais de date ancienne; n'importe, cela aidera à tuer le temps.

Le touristicule Edouard, atteint d'un orage rentré, considère sans gaieté les flammes du foyer; déjà il dort d'un oeil; cependant il émet mélancoliquement son opinion sur les incidents de la journée et discute

de l'inopportunité des orages électriques au cours d'une partie de plaisir; ses auditeurs tombent d'accord et approuvent sans réserves ses déductions.

Les bons vachers, très empressés, préparent le repas du soir, consistant en un baquet rempli de lait, un pain noir, plus une cruche d'eau de citerne; repas frugal, mais qui, étant données les circonstances présentes, est déclaré exquis.

Un long temps s'écoule, du moins il paraît long, car dans cette fin de journée, faite d'extraordinaires aventures, les minutes ont remplacé les heures et tout a pris des proportions inusitées. On commence à craindre que le délégué Marcel ne revienne pas; plusieurs, déjà, baillent à se démantibuler les mâchoires. Quoique hospitaliers, les armaillis des parages du Cerney sont cependant gens qui se couchent tôt et se lèvent de même, et c'est sans doute un peu pour ces raisons qu'ils offrent leurs lits à nos jeunes dormeurs, quit-tes à coucher eux-mêmes là-haut sur le foin. Après quelques hésitations et toujours dans l'idée que le départ ne pourra s'effectuer qu'au matin, cette offre est acceptée. Un grand gaillard conduit tout le monde à l'étage supérieur, et, en se retirant, souhaite à la compagnie un bouna nai très accentué, ce qui naturellement provoque un fou rire inextinguible: mais heureusement, la porte s'est déjà refermée. Il est constaté que le dortoir contient deux lits, qui, après inspection préalable, sont déclarés confortables, moelleux même; les unes s'établiront dans l'un et les uns prendront possession de l'autre. En se glissant sous la couverture, le jeune Edouard, dont l'épiderme est quelque peu sensible, se livre à des comparaisons intimes, desquelles il résulte pour lui que si les draps sont solides et étoffés, c'est sans doute en raison de leur épaisseur, laquelle, dit-il, atteint près d'un centimètre. Enfin, tant bien que mal, tout le monde se case; au bout de peu d'instant, le calme s'établit et à l'exception de quelque jeune ronfleur intermittent et agité, qui rêve de crème exquisite ou de souper plantureux, le chalet devient silencieux de la base au sommet

CHAPITRE III

Retraite aux lanternes

Deux heures se sont écoulées. - Au dehors, tout est sombre; la pluie tombe toujours, mais le temps est redevenu calme, et l'on n'aperçoit plus là-bas, vers la Dent, au delà de laquelle s'est échappé le bruyant orage, que quelques rares et pâles éclairs.

Cependant deux points lumineux, semblables à deux yeux qui brillent dans l'obscurité, s'avancent sur le sentier traversant le pâturage. Un peu plus tard, quelques coups vivement frappés se font entendre à la porte du chalet; un vacher en toilette de nuit vient enfin ouvrir.

- Où sont-elles ? où sont-ils ? s'écrie une voix qui est celle du guide Marcel, car c'est bien lui qui, après s'être acquitté de sa mission nocturne, arrive en compagnie du touriste John; tous deux sont armés de lanternes et chargés de vêtements variés.

- Ils sont là-haut, couchés dans nos lits, répond l'armailli; et tout aussitôt l'escalier vermiculu est franchi en trois sauts.

- Entrez! dit-on de l'intérieur, en réponse au coup de poing qui, préalablement et par politesse, avait été appliqué contre la porte quelque peu disjointe.

Un spectacle, qui en toute autre circonstance eût pu être amusant, s'offre alors aux regards des deux nouveaux venus: les rayons lumineux de leurs lanternes tombent en plein sur des visages ébahis, appartenant à des gens qui, eux-mêmes, paraissent désagréablement surpris que l'on vienne interrompre ainsi leur sommeil. Malgré cela, le touriste John qui par ancienneté a quelque droit à la parole, invite sérieusement les pensionnaires improvisés du Cerney à se vêtir de suite. Mais la citadine Jeanne proteste et déclare qu'elle ne partira qu'à l'aube, lorsque,

la nuit aidant, les sentiers seront redevenus praticables!

On parlemente, on transige, et les résistances étant enfin apaisées, tous se décident successivement à sortir de leurs lits.

Les toilettes sont rapidement achevées, aussi rapidement, du moins, que peuvent le permettre certains vêtements encore tout imprégnés de manifestations orageuses, et tous, prêts au départ, sont de nouveau réunis autour de l'âtre. Les angoisses et les émotions des heures précédentes ont fait place à une expression de contentement empreinte sur toutes les physionomies; l'accueil cordial et désintéressé des braves vachers, le pittoresque de l'aventure, les dangers évités, tout enfin réjouit et enchante la jeune caravane: c'est presque à regret qu'elle abandonne cette demeure modeste et hospitalière, chacun emportant un de ces souvenirs qui ne s'effacent plus, car c'est le coeur plus encore que la mémoire qui en a la garde.

Le cortège se met en route, il est vrai sous la pluie et dans les ténèbres, mais muni de lanternes et conduit par des guides sûrs. Dès lors, plus d'alarmes, plus de dangers que ceux que peuvent présenter des sentiers glissants et quelque peu défoncés par l'orage, mais dans lesquels tous marchent prudemment.

Le terme de nos tribulations approche; nous apercevons une lumière, puis deux, puis trois, et enfin nous sommes en plein Brassus, défilant comme une troupe de hérons noctambules dont les ombres se projettent démesurées tout au travers de la route.

Très heureux de rentrer au village, et - ne l'oublions pas, afin que notre récit soit complet, - certains de posséder une excellente crème, mélangée, il est vrai, à une forte dose de poudre d'escampette, nous retrouvons les anciens et de plus un réconfortant souper lesquels, depuis plusieurs heures déjà, attendaient notre retour.

Il n'était que temps, du reste, car en ce moment et dans le silence de la nuit, le clocher du village fit entendre sa voix.

Il était onze heures et demie!

Le lendemain, nous reprenions le cours de nos excursions; par un temps superbe nous traversions la forêt du Risoux, forêt réputée la plus belle de la Suisse par ses superbes sapins; parvenus aux frontières franco-suissees et après nous être installés sous les arbres qui couronnent les parois de la Roche de Champion, nous y faisons gaiement un judicieux emploi des provisions de bouche dont nous nous étions munis.

Le surlendemain encore, après une navigation effectuée sur le lac de Joux, à bord du Caprice, nous débarquions au village du Pont et par un ciel favorable, nous gravissions les pentes verdoyantes et faciles qui conduisent le touriste au sommet de la Dent de Vaulion.

Ceux qui ont opéré cette ascension savent que du sommet de la Dent le paysage est charmant; au sud, jusque dans la région des Rousses, s'étend la Vallée de Joux et ses lacs; au nord, presque au pied des précipices, s'étale le joli village de Vallorbes et, au loin, les plaines vaudoises ainsi que les lacs de Biemme, Neuchâtel et Morat. En outre, comme décor de fond, on aperçoit d'un côté les sombres et multiples chaînes du Jura qui vont se perdre dans les lointains français, et de l'autre les pics neigeux de la libre Helvétie.

Après une villégiature de huit jours qui, sauf l'incident du Cerney, avait bénéficié d'un temps frais et agréable, nous rentrions à Genève, les uns à pied par le Marchairuz et Gimel, les autres par la ligne ferrée de Vallorbes.

POSTFACE (de l'éditeur).

Avoir tapé ce texte pendant des heures m'amène à faire les constatations suivantes. Si dans la préface je disais du style de E. Aubert-Schuchardt qu'il était "badin", je peux le qualifier maintenant, alors que je m'y suis mêlé plus qu'il ne le faut, d'insupportable! E. Aubert était probablement un homme fort intelligent, et même spirituel. Dans cette aventure du Cerney, à laquelle il tenait vraiment, puisqu'il l'a publiée, avec quelques variantes, à trois reprises, il n'a pourtant révélé qu'un très moyen don de conteur. D'où la certitude que cette brochure ne fera à coup sûr pas date dans notre production!

Et malgré tout, ce style mérite intérêt. Tant de clichés, de phrases toutes faites, tant de redondances, d'humour mi-figue mi-raisin, tant d'agaceries enfin, est bien révélateur d'un genre. Où l'on croyait bien écrire, alors qu'on était proprement incapable de dégager, par une écriture si anodine, ne serait-ce que la plus petite émotion. Déprimant!

En vérité E. Aubert-Schuchardt a fait un travail bien plus original, et bien plus utile en rédigeant ses deux magnifiques généalogies de la grande famille Aubert. Là par contre rien de clinquant, mais des faits, des dates, appuyés sur des centaines de documents et des recherches innombrables. Alors même que de tels ouvrages ne pouvaient trouver preneur que dans le cadre de la famille.

E. Aubert-Schuchardt, je l'ai dit en préface, n'aura pas dévoilé grand chose des moeurs et coutumes de nos bergers. Voyez sur ce sujet, pour vous consoler, et dans la même collection Jadis: "En passant par les Laisinettes", d'Annette Dépraz, avec un complément sur les alpages d'Auguste Piquet.

Mais pour l'heure, mettons-nous encore sous la dent, puisqu'il nous reste un peu de place, un petit texte trouvé par hasard dans le *Messenger boiteux* de 1888.

DANS LE CHALET

Elle est longue, bien longue souvent, la "grimpée" qui de la plaine nous conduit au chalet, près des gazons fleuris, au pied des névés ou des hauts rochers noirs.

De détours en détours, nous quittons la vigne, puis les vergers. Le chemin devient plus rocailleux. Voici les bois de sapins, puis de mélèzes! Plus haut, voici les premières fleurettes des alpestres prairies! Quelle joie de saluer de nouveau la corolle d'azur de la gentiane, l'orchis au parfum de vanille, les étoiles roses de la primevère farineuse et surtout au contour du rocher, près d'une source fraîche et limpide, les massifs rouges et verts des glorieux rhododendrons! Chères fleurs de nos Alpes, que de souvenirs vous nous rappelez! Que de pureté et de poésie dans votre joyeux sourire! Que de douceur dans votre parfum.

Mais soudain, le son des cloches des troupeaux se fait entendre. Sur le plateau, près d'un lac tranquille, vaches, veaux et génisses, sortent de leurs étables et vont s'échelonner en paix, au bruit de leur joyeux carillon, sur les pentes d'alentour.

Entrons dans ce chalet dont la fumée se dessine en banderolle bleue sur le fond noir des sapins.

On vient de traire. Un lait écumeux a été versé dans la grosse chaudière. Le fromage de la veille a bien réussi. Il vient d'être placé en lieu sûr. Le

père Daniel allume sa bonne pipe et s'apprête à se reposer quelques instants, pendant que Jean, son fils, fait "le train", met la "caille", et remue à grand tour de bras la "traite", dont la vapeur bouillante se mêle à la fumée du foyer.

Tout est bien en ordre dans le chalet du père Daniel. On y sent "le propre". Rien ne vous y fait mal aux yeux. Pas de négligence, ni de saleté; aussi est-ce tout plaisir que de venir s'asseoir sous ce toit hospitalier et de "coterger" un moment avec les braves amis qui s'y trouvent.

C'est qu'il faut dire que le vieux Daniel est un homme "d'escient" et qu'il est bien entouré. Voyez son fils Jean: Quel beau gaillard! Quelle intelligente figure! Dans le temps on l'aurait recruté dans "les grenadiers". Il vient de faire sa première école d'artillerie, à Bière. Il en a beaucoup à raconter à son père qui, malgré son âge avancé, a gardé un coeur toujours jeune pour le pays et une mémoire excellente pour les vieux souvenirs de 1847 et du Sonderbund. C'est un vrai plaisir d'entendre ces deux vachers se faire part le soir, de leurs souvenirs et de leurs expériences. Que d'histoires! Il faut voir alors les grands yeux attentifs qu'ouvre le petit "bovairon", caché dans son coin, près des "grugnons" de bois qu'il est allé chercher dans la forêt.

Heureuse vie que celle du pâtre, qui, là-haut, loin des hommes et plus près de Dieu, laisse couler ses jours dans un travail paisible au sein d'une nature grandiose,

laquelle, chaque année, au retour du printemps ou des scènes de l'été, semble avoir quelque chose de nouveau à lui dire.

Chers habitants de l'alpe et de nos chalets! Votre vieux Messager boiteux, en vous adressant de la plaine un salut cordial, vous souhaite de garder longtemps, avec la bonne simplicité des mœurs, l'esprit de fraternelle hospitalité. Que Dieu garde vos biens et vos troupeaux! Qu'il bénisse vos familles et fasse de chacun de vos chalets des asiles heureux à rendre jaloux tous les rois de la terre.

Alf. C.

Cette brochure a été
éditée en janvier 1990
sur la machine du Pè-
lerin, aux Charbonnières.